

# Sagesse cistercienne <sup>1</sup>

Mesdames et Messieurs, Chers amis,

Comme vous savez, c'est en préalable à la réouverture du Collège des Bernardins, prévue pour le mois de mai 2008, que j'ai été sollicité pour intervenir sur le thème de la « Sagesse cistercienne ». Ayant eu connaissance du projet audacieux entrepris par le diocèse de Paris pour faire de cet édifice originellement cistercien *un lieu de recherche et de débat pour l'Église et la société*, je dois dire que j'ai été très sensible à l'invitation reçue. J'y ai vu un signe parlant pour *lutter contre la mémoire courte, la mémoire longue étant indispensable*<sup>2</sup>. Quel que soit le présent et l'avenir de ce lieu, nul ne pourra enlever de nos mémoires qu'il fut premièrement destiné, et cela pendant plusieurs siècles, à des moines cisterciens envoyés à Paris pour y faire des études universitaires. En invitant l'abbé de Cîteaux, les organisateurs de cette première des « Mardis Bernardins » se situent d'emblée dans la « mémoire longue ». La famille cistercienne que je représente ne peut que leur exprimer sa reconnaissance et les en remercier très vivement.

---

1. Conférence donnée au collège des Bernardins de Paris, par Dom Olivier Quénardel, abbé de Cîteaux, le 28 janvier 2008.

2. Propos du Cardinal LUSTIGER rapportés par Ramuntcho DEWATRE dans *Projets du Collège des Bernardins*, lors de la 3<sup>e</sup> Journée du Patrimoine cistercien, Abbaye N.-D. d'Aiguebelle, 7 septembre 2007.

## *Une fidélité sans compromis à vivre selon la règle de saint Benoît*

Quitte à en étonner certains parmi vous pour qui la « sagesse cistercienne » semble peut-être aller de soi, je voudrais commencer par dire que ce n'est pas le cas pour moi, et ceci pour une raison simple à comprendre : ce serait une erreur de croire que les fondateurs de Cîteaux ont voulu faire une œuvre originale. D'abord, parce qu'ils appartiennent au vaste mouvement des *Pauperes Christi* des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, dans lequel s'engagent un grand nombre d'hommes et de femmes désireux de mener une vie simple et pauvre, en conformité avec l'évangile. Et surtout, il faut bien voir que le drame qu'ils vivent à l'abbaye de Molesme, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, ne provient pas d'abord d'un souci d'adaptation du monachisme au contexte de l'époque – qui les aurait incités à chercher une nouvelle manière de vivre la vie monastique –, ni non plus d'un désir marqué de renouveau, voire de rupture, avec le monachisme alors en vigueur.

Non ! Leur souffrance provient d'un sentiment aigu d'être infidèles à leur profession solennelle de vivre selon la règle de saint Benoît. Ceci apparaît très clairement dans le document cistercien le plus ancien qui nous est parvenu. Il fait le récit de la fondation de Cîteaux et du commencement de la vie de ce qu'on appelait alors « le Nouveau Monastère », d'où son nom *Petit Exorde* :

*... Ces hommes, lorsqu'ils étaient à Molesme, inspirés par la grâce divine, parlaient très souvent entre eux de la transgression de la règle du bienheureux Benoît, Père des moines. Ils se plaignaient et s'attristaient de voir qu'eux-mêmes et les autres moines, en ne gardant pas*

*cette Règle qu'ils avaient promis d'observer par une profession solennelle, s'étaient rendus coupables de parjure*<sup>3</sup>...

Si l'on parle de « sagesse cistercienne », disons donc en premier lieu qu'elle est du ressort d'une fidélité sans compromis à un engagement pris en Église et devant Dieu. Il n'y a rien dans la fondation de Cîteaux qui ressemble à une tentative d'attraction pour satisfaire à l'air du temps. Là encore, le *Petit Exorde* est très clair :

*... À leur arrivée (à Cîteaux), les hommes de Dieu comprirent que ce lieu était d'autant plus propice au genre de vie monastique dont ils avaient conçu l'idée depuis longtemps et pour lequel ils venaient là, qu'il semblait plus méprisable et plus inaccessible aux gens du monde*<sup>4</sup>.

Sagesse étrangère aux mœurs du monde. C'est le moins qu'on puisse dire. Mais cela même est fidélité à la règle de saint Benoît qui n'hésite pas à en faire un « instrument des bonnes œuvres » qu'il relie immédiatement à ce qui donne sens à ce comportement « étrange » : *Ne rien préférer à l'amour du Christ*<sup>5</sup>. C'est donc dans la règle de saint Benoît qu'il faut chercher le secret de la sagesse cistercienne. Une règle retrouvée non pas forcément de manière littérale, mais de manière holistique, comme un tout dont les divers éléments s'articulent de façon équilibrée. Mais alors la question rebondit : saint Benoît a-t-il voulu faire œuvre originale ? Gardons-nous de le croire ! Lui qui déjoue toute tentative de singularité dans la communauté, n'a pas d'autre propos que d'offrir à ses disciples une toute petite « règle de vie » qui, avec l'aide du Christ, les incite à faire preuve d'un commencement de conversion en avançant sur les chemins de l'évangile<sup>6</sup>. Autrement dit, on ne peut soupçonner ni

---

3. *Petit Exorde*, chapitre 3, dans *Cîteaux, Documents primitifs*, Cîteaux Commentarii Cistercienses, 1988, p. 31

4. *Ibid.*, p. 30.

5. RB 4, 20 et 21.

6. RB 7, 55 ; 73.

les fondateurs de Cîteaux ni saint Benoît d'avoir eu l'intention de faire une œuvre originale. S'il y a de la sagesse dans leur entreprise – et il y en a beaucoup! – c'est avant tout parce qu'ils sont allés boire à la source de la Sagesse qui est Jésus-Christ lui-même et, inséparablement de lui, le grand fleuve de l'Église, son épouse, qui irrigue toute la terre. Forts de cet ancrage, sans rien vouloir inventer, ils ont cependant fait preuve d'un grand sens de l'adaptation. On le voit par exemple dans l'institution des frères convers, relatée au chapitre XV du *Petit Exorde*, dont le but est justement de préserver le sage équilibre de la vie monastique selon la règle de saint Benoît.

### *L'école : métaphore fondamentale de la Sagesse*

La figure de la Sagesse court dans toute la Bible et trouve son accomplissement dans le Christ, « puissance de Dieu et sagesse de Dieu ». Très présente et comme personnifiée dans les livres sapientiaux de la Première Alliance, elle appelle instamment ses fils à l'écouter, à se détourner de la voie des méchants, à prendre le chemin des justes, à se souvenir d'elle et à se rassasier de ses fruits. Jésus l'incarne jusque dans sa prédication, surtout quand il s'adresse à ceux qui peinent : *Venez à moi, dit-il, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes. Or, juste avant de tenir ces propos, il avait béni son Père, le Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché ce mystère aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout petits*<sup>7</sup>. Remarquons bien que c'est à ce moment-là que se

---

7. Mt 11, 25-30.

croisent dans sa bouche le thème de la sagesse et celui de « l'école » dont saint Benoît fait la métaphore fondamentale de sa règle. Si l'on y ajoute la prédication fougueuse de l'apôtre Paul aux Corinthiens, où la « sagesse de ce monde » vient se briser contre la « sagesse de Dieu » qui culmine dans le langage de la croix<sup>8</sup> décrypté à la lumière de l'Esprit Saint, alors on a la base de ce que, non sans hésitation, vous l'avez compris, on peut appeler « sagesse cistercienne ».

Comme saint Benoît lui-même, le cistercien ne cherche rien d'autre qu'à se mettre à « l'école du service du Seigneur » (*dominici scola servitii*) telle qu'en parle la fin du prologue de la Règle. C'est ainsi qu'il faut comprendre le monastère lui-même, comme une école du service du Seigneur. Tous les mots sont importants. Cela veut dire que le « service du Seigneur » n'est pas quelque chose d'inné, mais quelque chose qui s'apprend. Même avec la meilleure volonté du monde, on ne s'invente pas « serviteur du Seigneur ». On y est appelé, puis éduqué, ce qui nécessite un rapport de maître à disciple où l'écoute et la mise en pratique prennent le pas sur la seule intelligence. Pour nous, non seulement modernes mais occidentaux, cette sagesse ressemble à de la folie, tant nous avons de mal à mettre à sa juste place le travail de l'intelligence. Faire ce qu'on vous demande quand on ne comprend pas, n'est-ce pas faire injure à l'homme et à la femme ? Or c'est bien là que commence la véritable conversion à l'évangile. Pierre, sans comprendre, se laisse laver les pieds par son Maître et son Seigneur. Paul, renversé sur la route de Damas, devient aveugle, se laisse prendre par la main et conduire comme un petit enfant. Plus près de nous, un Charles de Foucauld brise ce qui lui reste de sagesse mondaine quand, à l'invitation de l'abbé Huvelin, il tombe à genoux pour se confesser. École de la folie où les vrais sages sont les ignorants (à ne pas

---

8. 1 Co 1, 17 – 2, 16.

confondre avec ceux qui ont la foi du charbonnier) qui ne veulent plus rien connaître que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

*Ô le sage ignorant, ô l'ignorant savant ! désireux de plaire à Dieu seul, il ne veut d'autre maison que son cœur, d'autre maître que son Dieu. C'est ce que chante la liturgie de la fête de saint Benoît en se référant directement aux premières lignes de sa Vie écrite par le pape saint Grégoire le Grand : *Scienter nescius et sapienter indoctus : savamment ignorant et sagement inculte*<sup>9</sup>. Le paradoxe prend de choc tous les raisonneurs d'ici-bas quand ils commencent à s'affronter sérieusement à l'évangile, ce qui ne devrait pas nous étonner quand on se souvient de la fameuse « dispute » entre Jésus et les Juifs dans la synagogue de Capharnaüm, après la multiplication des pains : *Beaucoup de ses disciples dirent : "Ce langage-là est trop fort ! Qui peut l'écouter ?" ... Dès lors, ils se retirèrent et cessèrent de l'accompagner*<sup>10</sup>.*

## *De l'école du service du Seigneur à l'école de l'amour*

Héritiers de saint Benoît, mais arrivant plus de six siècles après lui, les cisterciens vont naturellement s'efforcer de vivre dans le contexte culturel et religieux de leur époque<sup>11</sup>, sans confondre authenticité monastique et repli sur des formes archaïques. Cela explique pour une grande part la nouvelle tournure qu'ils vont donner à l'interprétation de la Règle avec le souci d'y conformer leur manière de vivre. On peut la caractériser en disant que l'école du service du

9. GRÉGOIRE LE GRAND, *Dialogues*, Sources Chrétiennes n° 260, p. 216-127.

10. Jn 6, 60-66.

11. Denis de ROUGEMONT, *L'amour et l'Occident*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1962.

Seigneur instituée par saint Benoît devient à Cîteaux l'école de l'amour<sup>12</sup>. Non qu'elle ne le soit pas déjà chez saint Benoît, mais de manière plus explicite, plus pénétrée de ce qui apparaît comme le grand détour de la charité tel qu'il se déploie dans le Mystère de l'Incarnation. Cîteaux, il est vrai, commence à un moment où les défenseurs de la catholicité n'ont plus à lutter contre ceux qui mettent en doute la divinité du Christ, comme c'était encore le cas quand saint Benoît écrit sa Règle.

Par contre, en cette fin du XI<sup>e</sup> siècle et tout au long du XII<sup>e</sup>, on se plaît de plus en plus à contempler l'humanité du Christ jusque dans son anéantissement le plus extrême, non de façon doloriste, mais dans l'onction de l'amour qui s'émerveille et se laisse embraser : Par l'incarnation de son Fils, Dieu est venu chercher l'homme là où il est, dans le charnel, le sensible, l'affectif, et en repartant de là, Dieu conduit l'homme jusqu'au cœur de sa divinité. Sans doute peut-on avancer, mais toujours avec prudence, que la différence d'accent entre la sagesse clunisienne et la sagesse cistercienne se situe principalement à ce niveau-là. Cluny, avant Cîteaux et plus que Cîteaux, tourne ses regards vers le Christ en gloire. Cîteaux, après Cluny et plus que Cluny, tourne ses regards vers le Jésus de l'histoire, vers ce Dieu qui, par son humanité, s'est fait accessible à toute l'épaisseur humaine<sup>13</sup>. D'où des styles de vie monastique assez différents aujourd'hui encore quand on passe d'un monastère

---

12. Jean LECLERCQ, *L'amour vu par les moines au XII<sup>e</sup> siècle*, Cerf, Paris, 1983.

13. L'une des conséquences de cette spiritualité de l'Incarnation est que l'accès au spirituel passe par une traversée de l'humain qui peut prendre du temps. On en trouve un bon exemple chez saint Bernard dans son *Traité de l'amour de Dieu* (Sources Chrétiennes, n° 393, Éd. du Cerf, 1993) où il présente un itinéraire de l'amour en quatre degrés qui s'appuie sur 1 Co 15, 46 ainsi traduit : *Ce qui paraît en premier lieu, ce n'est pas l'être spirituel, mais l'être animal ; le spirituel ne vient qu'ensuite*. Sur cette base scripturaire, saint Bernard pose comme premier degré de l'amour de Dieu : l'amour de soi humain et charnel avec ses ambiguïtés.

bénédictin à un monastère cistercien. On peut préférer l'un à l'autre, mais que l'on se garde de dire que l'un fait mieux que l'autre ! Ils se recommandent de la même source et, dans l'unique Église du Christ, ils sont aussi inséparables que l'Orient et l'Occident.

Si l'on cherche des indices de ce passage de l'école du service du Seigneur à l'école de l'amour, opéré par la sagesse cistercienne, l'un des plus évidents apparaît quand on relève les titres des grands écrits cisterciens du XII<sup>e</sup> siècle. Saint Bernard écrit son fameux « Traité de l'amour de Dieu » (*De diligendo Deo*), Aelred de Rielvaux son « Miroir de la charité » (*Speculum caritatis*), Guillaume de Saint-Thierry son « Traité sur la nature et la dignité de l'amour » (*De natura et dignitate amoris*), et l'on sait combien la vie des cloîtres est marquée par des hommes et des femmes qui méditent et commentent avec prédilection le livre par excellence de l'amour présent au cœur de la Bible, le *Cantique des cantiques*. L'amour ne leur fait pas peur et ils n'ont pas peur d'en parler, parfois en termes très charnels, voire presque sensuels, mais sans jamais tomber dans la sensualité. À ceci se reconnaît leur véritable grandeur spirituelle : ils sont capables de considérer toute réalité charnelle à sa juste hauteur, là où elle est assumée par le Christ, baiser de Dieu, et transfigurée par l'Esprit, baiser du baiser de Dieu<sup>14</sup>.

À cet égard, et compte tenu des précautions que j'ai prises au départ de cette conférence pour éviter toute méprise sur l'expression « sagesse cistercienne », j'aimerais dire qu'elle est d'ordre nuptial. Bernard et tous les autres maîtres cisterciens invitent leurs disciples au banquet de la Sagesse, compris comme banquet de l'amour. Et si, à l'occasion d'un sermon, ils lèvent le voile de leur propre expérience, c'est toujours avec le souci pastoral de développer chez

---

14. Cf. Les 8 premiers sermons de saint Bernard sur le *Cantique des cantiques*.



leurs frères le désir de chercher vraiment Dieu, de guetter la visite du Verbe, de goûter comme le Seigneur est bon, et de répandre par toute leur vie la bonne odeur du Christ.

## *Une formation holistique*

À l'école de l'amour, tout le cursus éducatif consiste à « ordonner la charité », c'est-à-dire à laisser l'Esprit Saint mettre de l'ordre dans nos amours, car le problème ne vient pas du fait que nous manquons d'amour mais que nous aimons de manière désordonnée, nous trompant en particulier sur les bonnes mesures à mettre dans ce qu'il faut aimer. C'est cela qui nous fait souffrir. Si, selon la parole bien connue de saint Bernard, « la mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure », il n'en va pas de même de ce qui n'est pas Dieu. Le cistercien va donc apprendre au monastère l'art le plus doux et le plus difficile, « l'art des arts » qui est l'art d'aimer. On ne dira pas trop combien cette formation s'adresse à l'ensemble de la personne (corps, âme et esprit), et combien il est souhaitable que son cadre demeure autant que possible le monastère lui-même, *de sorte que les moines ne soient pas obligés de courir au-dehors, de tous les côtés, car ce n'est pas bon du tout pour leurs âmes*<sup>15</sup>.

Ce que l'on admire dans l'architecture cistercienne primitive, et qui est bien repérable par exemple au Collège des Bernardins, est l'expression dans la pierre de cette formation holistique où l'étude et la prière ne sont pas séparables d'une pratique exigeante de la vie commune et du travail manuel. Qu'il s'agisse de mettre un homme debout ou de faire tenir un édifice, le travail est pratiquement le même : il faut que la main, le cœur et le cerveau fonc-

---

15. RB 66, 7.

tionnent ensemble. Sur ce point, il ne fait pas de doute que la sagesse cistercienne a, dès ses origines, exercé une grande vigilance, et cela n'est pas sans lien avec la prise en compte assidue du Mystère de l'Incarnation jusque dans ses conséquences les plus matérielles, comme nous l'avons relevé plus haut. Mais là encore, Cîteaux n'innove pas vraiment. Quiconque s'applique à vivre selon la règle de saint Benoît sera inévitablement conduit à trouver ce juste équilibre. *Ils sont vraiment moines s'ils vivent du travail de leurs mains, comme nos Pères et les apôtres*<sup>16</sup>. Cluny s'en était éloigné. C'est probablement l'une des raisons majeures qui expliquent les troubles de nos Pères à Molesme, et finalement la résolution de fonder Cîteaux. En ce sens, il me plaît de lire, sous la plume de Benoît XVI, dans sa toute récente encyclique *Spe salvi*, une réflexion qui rejoint ce que nous voulons dire. Alors que le Saint-Père cherche à déjouer un type de pensée qui oppose la vie éternelle et l'édification du monde, voici ce qu'il écrit :

*Jetons un regard sur un moment du Moyen Âge... Dans la conscience commune, les monastères apparaissent comme des lieux de fuite hors du monde (« contemptus mundi ») et de dérobaude aux propres responsabilités dans le monde, pour la recherche du salut personnel. Bernard de Clairvaux, qui avec son Ordre réformé, fit rentrer une multitude de jeunes dans les monastères, avait sur cette question une vision bien différente. Selon lui, les moines ont une tâche pour toute l'Église et par conséquent aussi pour le monde... Les contemplatifs – "contemplantes" – doivent devenir des travailleurs agricoles – "laborantes" –, nous dit-il. La noblesse du travail, que le christianisme a héritée du judaïsme, était apparue déjà dans les règles monastiques d'Augustin et de Benoît. Bernard reprend à nouveau ce concept. Les jeunes nobles qui affluaient dans les monastères devaient se plier au travail manuel. En vérité, Bernard dit explicitement que pas même le*

---

16. RB 48, 8.

*monastère ne peut rétablir le Paradis ; il soutient cependant qu'il doit, étant comme un lieu de défrichage pratique et spirituel, préparer le nouveau Paradis. Un terrain sauvage est rendu fertile – précisément tandis que sont en même temps abattus les arbres de l'orgueil, qu'est enlevé ce qui pousse de sauvage dans les âmes, et qu'est préparé ainsi le terrain sur lequel peut prospérer le pain pour le corps et pour l'âme. Ne nous est-il pas donné de constater de nouveau, justement face à l'histoire actuelle, qu'aucune structuration positive du monde ne peut réussir là où les âmes restent à l'état sauvage*<sup>17</sup>?

Benoît XVI, en se référant à saint Bernard, prêche ici en faveur de cette formation holistique qui me semble l'une des clefs de la sagesse cistercienne. Entre autres avantages, elle évite une séparation ruineuse entre l'action et la contemplation, et donc également entre la prière et le travail, entre la part faite à la cité de Dieu et celle faite à la cité des hommes. Au monastère, la prière, et singulièrement ce que saint Benoît appelle « l'œuvre de Dieu », c'est-à-dire la prière liturgique, est le travail-source, auquel rien ne doit être préféré et qui donne sens à toutes les autres activités. Sagesse que voilà. Tout devient travail, comme en Dieu même qui est toujours au travail<sup>18</sup>. Et dans le même mouvement, tout devient liturgie puisque c'est l'Amour qui est en travail. De cette manière, la vie monastique se tient dans une sorte de contestation prophétique permanente par rapport au monde. Les affaires, l'économie par exemple, n'y ont pas leur fin en soi, comme dans la société moderne, mais sont ordonnées au service du Seigneur. Paradoxalement, les cisterciens en ont tiré une capacité d'adaptation, et même d'innovation, qui en a fait parfois des phares au plan de la technique.

---

17. BENOÎT XVI, *Spe salvi*, § 15.

18. Jn 5, 17.

## *Pas de sagesse mystique sans sagesse institutionnelle*

Qu'en serait-il du charisme cistercien aujourd'hui s'il n'avait pas reçu un appui institutionnel qui a traversé les siècles? On le doit à saint Étienne Harding. Son coup de génie fut de préparer à la mystique cistercienne l'assise juridique qui lui permettrait de porter beaucoup de fruit. Là encore, à la lumière du mystère de l'Incarnation, sagesse mystique et sagesse juridique vont de pair. Pour relever le défi, saint Étienne s'inspire de la règle de saint Benoît et conçoit sa fameuse «Charte de Charité» (*Carta caritatis*) qui veut prévenir un naufrage éventuel de la paix mutuelle... souder indissolublement par l'esprit les moines corporellement dispersés dans les abbayes en divers endroits<sup>19</sup>...

En maintenant résolument cette visée, le document met en place des liens de filiation entre les maisons mères et les maisons filles, c'est-à-dire entre les monastères et leurs fondations, qui les incitent à développer entre eux une véritable solidarité tout en respectant l'autonomie de chaque maison. Il institue aussi l'assemblée annuelle des abbés, appelée «chapitre général», en laquelle ils traiteront du salut de leurs âmes, décideront ce qui doit être redressé ou ajouté dans l'observance de la sainte Règle et des prescriptions de l'Ordre, et rétabliront le bien de la paix et de la charité mutuelle<sup>20</sup>. On le voit aisément, dès lors que l'Ordre de Cîteaux va s'étendre au-delà des frontières de son pays d'origine pour couvrir quasiment toute l'Europe, et aujourd'hui l'ensemble du globe, la Charte de Charité lui permettra de garder le sain équilibre entre le droit d'autonomie

---

19. Cf. Cîteaux, *documents primitifs*, Éd. Commentarii cistercienses, 1988.

20. Cf. *idem*, p. 71.

de chaque monastère et le devoir d'interdépendance qui lui incombe. C'est ce qui fait aujourd'hui encore la force des institutions cisterciennes. À ce titre, et au risque de paraître un peu prétentieux – Dieu m'en garde! Mais d'autres l'ont dit avant moi! –, on peut considérer la *Carta caritatis* comme l'embryon d'une Charte de l'Europe et le chapitre général de Cîteaux comme la première assemblée européenne.

Le véritable coup de génie de saint Étienne Harding, dans ce document juridique fondateur de l'Ordre de Cîteaux, réside dans le fait que l'Ordre tout entier apparaît comme une vaste école de charité qui embrasse toutes les écoles particulières que sont les monastères répandus dans le monde. En s'inspirant de la règle de saint Benoît, cette grande « École de l'Amour » institue entre les monastères des droits et des devoirs qui, à bien des égards, ressemblent à ceux des personnes entre elles à l'intérieur de chaque monastère: devoirs de solidarité et d'entraide qui tout à la fois signifient une Charité active et la stimule dans le sens d'un perpétuel renouveau.

Aujourd'hui, avec l'arrivée des laïcs qui viennent frapper à notre porte, comme c'est le cas également pour d'autres Instituts religieux, nous nous trouvons dans une situation qui n'est pas sans ressemblance avec celle que saint Étienne Harding a connue à la naissance de l'Ordre de Cîteaux. Comment allons-nous intégrer à la grande famille cistercienne cet enfant sinon inespéré, en tout cas assez inattendu? Et surtout, comment lui faire sa place en tenant compte de sa propre identité, et bien entendu sans perdre la nôtre? Cela nous oblige à trouver une sorte de nouvel équilibre familial, comme c'est le cas à la naissance d'un enfant. La famille s'en réjouit, mais elle doit retourner à ses fondements essentiels pour intégrer ce qui risque, si elle n'y prend garde, de provoquer un

déséquilibre. C'est pour parer à ce risque que saint Étienne a conçu la Charte de Charité. En prenant exemple sur ce qu'il a fait, nous devons aujourd'hui puiser dans nos sources propres ce qui peut servir de point d'appui, tant aux bonnes relations à l'intérieur de la Famille cistercienne qui, désormais, ne peut plus ignorer sa branche laïque, qu'à la prise en compte effective de son internationalité.

## *Sagesse mariale*

Lors d'une session que je donnais récemment dans un monastère de bénédictines, pour présenter une moniale dont le nom ne vous dit probablement rien mais dont les écrits font autorité dans la tradition bénédictine et cistercienne – il s'agit de sainte Gertrude d'Helfta, dite aussi sainte Gertrude la Grande (1256-1302) –, la mère abbesse me fit part d'une impression qui me semble très juste. Constatant la différence de style assez sensible entre le monde bénédictin et le monde cistercien qui pourtant vivent selon la même Règle, celle de saint Benoît, elle se demandait si, pour une part, cela ne venait pas de la place très particulière que les cisterciens, dès l'origine, ont accordée à la Vierge Marie. Cela me remet en mémoire le propos d'un moine de Cîteaux qui avait osé dire dans une homélie pour la fête de saint Benoît: *Dans sa Règle, saint Benoît a commis un gros oubli. Il ne parle pas de la Sainte Vierge. Il s'était empressé d'ajouter: Mais certainement, elle lui a pardonné...*

De fait, tous nos monastères, depuis les origines de l'Ordre, sont dédiés à la Bienheureuse Vierge Marie, Reine du ciel et de la terre, et il n'y a pas d'heure liturgique qui ne célèbre sa mémoire. On sait aussi combien les grands abbés cisterciens du XII<sup>e</sup> siècle l'ont unanimement célébrée. Cela découle comme naturellement de leur contemplation assidue du mystère de l'Incarnation. La dévotion à

l'humanité du Christ qui en résulte conduit sans effort au développement d'une saine piété mariale. Pour eux, chanter le Nom de Jésus et y associer celui de Marie ne font qu'un. Cîteaux naît et grandit dans ce climat qui gagne progressivement toute la chrétienté. Depuis lors et jusqu'à nos jours, nos monastères en ont reçu cette sagesse empreinte d'une douce grâce, d'une *sancta simplicitas* qui fait que, même des hommes à l'écorce rude, trouvent, non sans renoncement il est vrai, un grand bonheur à vivre ensemble comme des frères. À l'école de l'amour, Jésus fait volontiers appel à Marie, sa Mère et notre Mère, pour éduquer ses frères<sup>21</sup>, et Marie renvoie toujours les écoliers que nous sommes à Jésus, son Fils, notre Seigneur et notre Dieu : *Faites tout ce qu'Il vous dira*<sup>22</sup>.

On peut alors dire sans se tromper, en revenant à ce que nous évoquions au début de cette conférence, que la grande figure de la Sagesse, annoncée dans l'Ancien Testament et manifestée en Jésus-Christ, porte aussi les traits de la Vierge Marie. La liturgie elle-même le confirme en utilisant les mêmes textes de l'Écriture pour les célébrer l'un et l'autre, par exemple dans cette antienne de l'Annonciation : *Je suis la Mère de l'Amour. Venez à moi, vous qui me désirez, rassasiez-vous de mes fruits*<sup>23</sup>. Qui donc parle : le Seigneur Jésus ou la Vierge Marie ? Les deux ensemble, inséparablement, et sans se confondre. Et par voie de conséquence, de façon tout aussi inséparable, il s'agit du Christ et de l'Église. On ne sépare pas ce que Dieu a uni pour sa plus grande gloire et pour toujours.

---

21. Jn 19, 26-27.

22. Jn 2, 5.

23. Si 24, 19.

S'il y a sagesse cistercienne, c'est dans le saisissement – allons même jusqu'à dire dans le ravissement! – de ce mystère nuptial auquel toute l'humanité est conviée. Les moines et les moniales sont impatients de s'y livrer. La violence pour le Royaume des cieux fait partie de leur sagesse, mais ils n'en ont ni le monopole, ni la propriété. La perle de l'évangile est pour tous. À chacun de s'en emparer. ■

Dom Olivier QUÉNARDEL  
*Abbé de Cîteaux*



*Photo : Jean-François Fyot*